

—Alors, qui vous amène ? demanda son maître d'un ton qui indiquait quelque mécontentement d'avoir été troublé dans ses méditations.

—Je suis forcée de vous déranger, reprit la vieille dame. Il y a du nouveau... quelqu'un est arrivé.

—Quelqu'un est arrivé ? répéta le baronnet d'un air étonné.

—Oui, sir William.

Evidemment la gouvernante est embarrassée et ne savait comment continuer. Le solitaire l'observa plus attentivement, et découvrit que ses yeux étaient pleins de larmes, que sa voix tremblait, et que tout son aspect trahissait une grande agitation. Il devina qu'un grand événement était venu troubler le calme ordinaire de cette femme.

—Asseyez-vous Jarmy, lui dit-il en lui montrant un siège, et apprenez-moi ce qui est arrivé.

—Avez-vous reçu dernièrement quelque lettre de ma chère jeune dame ? demanda-t-elle.

D'une main tremblante, sir William examina à la hâte un tas de lettres et de journaux qui s'étaient accumulés sur la table.

—Non, dit-il, je n'en vois pas... Attendez, en voici une qui porte le timbre des Indes... Mais ce n'est pas l'écriture de ma sœur, ajouta-t-il en approchant l'adresse à la lampe.

—Avez-vous regardé le cachet, sir William ? demanda la vieille dame de ce ton d'affection familière que ses longs et fidèles services l'autorisaient à prendre.

Le baronnet retourna la lettre et vit qu'elle était scellée de noir.

—Laissez-moi, dit-il d'une voix brisée ; je vous sonnerai toi à l'heure ; mais il vaut mieux je sois seul pour lire cette lettre.

La bonne femme sortit de la chambre ; on lisait l'affection et la sympathie sur sa figure ; sa tâche était achevée, celle du baronnet allait commencer. Il brisa le cachet d'une main tremblante. La lettre était de l'agent de son beau-frère aux Indes, et lui mandait, avec un laconisme tout commercial, que sir Aubrey de Vere et sa femme avaient tous deux été enlevés par une de ces fièvres contagieuses si communes en Orient, confiant à sa protection leur unique enfant, une fille de quinze ans.

—Morts ! s'écria-t-il en laissant échapper de ses mains la lettre fatale. Ellen et son mari morts tous les deux, les seuls êtres qui m'aimaient ! Pourquoi faut-il que je reste le dernier à souffrir ?

Quoiqu'il ne versât pas de larmes, le baronnet ressentait amèrement cette perte. Les larmes l'eussent soulagé, mais elles lui étaient refusées. La fièvre qui consumait son cœur et sa tête en'avait depuis longtemps tari la source. Deux fois il pressa son front de sa main, comme un homme qui vient d'être frappé brusquement, puis il se renversa dans son fauteuil en poussant un profond gémissement.

Quant il revint à lui, une belle jeune fille était agenouillée à ses pieds, baisant ses mains et les baignant de larmes. Les ondulations de sa noire et abondante chevelure, son front pur, ses yeux, tout lui rappelait sa sœur défunte.

Qu'il y a de douceur et de consolation jusque dans la

mémoire d'une sœur ! Dans l'adolescence, elle est la confidente naturelle de nos espérances et de nos plaisirs, du premier rêve de notre cœur ; elle ne nous quitte pas dans notre maturité ; dans le sentier de la vieillesse, elle est comme l'ombre de notre jeune âge ; et s'il ne reste pas au monde d'autre être pour nous pleurer, les larmes de notre sœur couleront en bénédictions sur notre tombe.

—Oncle ! cher oncle ! sanglotait l'orpheline, vous me permettrez de vous aimer ? vous ne me chosserez pas loin de vous ?

—Vous chasser loin de moi ! aépéta le baronnet en la serrant contre son cœur. Pauvre petit oiseau qui n'a plus de nid ! où serait ta demeure, sinon avec moi ? A qui ton jeune cœur demanderait-il sympathie dans l'affliction, sinon à moi ? Mon cœur est brisé, Ellen, ajouta-t-il, brisé par la méchanceté du monde ; mais il contient encore assez d'amour pour te donner asile !

La jeune fille appuya la tête sur l'épaule du baronnet ; son cœur était plein ; elle avait trouvé quelqu'un qui l'aimait, et ses pleurs coulèrent doucement comme les gouttes de pluie qui raniment la fleur languissante.

Tandis que sir William contemplait l'enfant de sa sœur, l'orpheline, qui venait si soudainement d'être confiée à ses soins, la main d'un ange écarta sans doute la pierre qui scellait depuis longtemps la source de ses larmes, et elles se mêlèrent avec celles de sa nièce.

—Merci, mon amour ! dit-il d'une voix profondément émue en mettant un baiser sur le front d'Ellen.

Elle le regarda d'un air étonné.

—Vous me remerciez, cher oncle ! murmura-t-elle, et de quoi donc ?

—De ce que par vous mon cœur s'est attendri.

II

Ellen de Vere n'habitait que depuis peu de semaines l'abbaye de Carrow, et déjà un changement commençait à s'opérer dans les habitudes et les manières du baronnet. Il ne prenait plus ses repas en solitaire ; sa nièce les partageait avec lui, à la grande satisfaction de l'excellente mistress Jarmy et du reste de la maison ; car sir William était plus que respecté, il était aimé de ses gens. Chaque matin, quand il descendait à la bibliothèque, il trouvait ses journaux et ses lettres en bon ordre, et des fleurs fraîches dans les vases. Avec une délicatesse et un tact rare à son âge, sa nièce eut soin dans les premiers temps, de ne pas l'importuner de sa présence, de sorte que non-seulement il se fit peu à peu à sa société mais qu'il parut même y prendre grand plaisir.

Un jour, à l'étonnement de la maison, sir William invita même Ellen à l'accompagner dans sa promenade.

—Je crois, dit le somelier Nicholls d'un ton confidentiel à mistress Jarmy, que nous verrons revenir les anciens jours.

—Sans doute, répliqua Dick Martin, le piqueur d'écurie, hommes aux traits durs, qui avait été garçon d'écurie au temps du grand-père de sir William et qui s'était élevé peu à peu à la sinécure qu'il occupait actuellement. Hier seulement le patron, m'ayant abordé dans le parc, me demanda s'il y avait des jeunes chevaux à l'écurie. Je n'aurais pas été plus étonné, ajouta-